



Guerriers, d'après un bas-relief au Vatican.

LE RYTHME ET LA DANSE

POUR apprendre la rumba, il suffit d'en saisir le rythme particulier, et de regarder comment on la danse. Mais la danse au sens le plus général, la danse envisagée non seulement dans les danses du passé, mais dans la création possible, — un tel art est lié étroitement à la théorie générale du rythme. Il est comme les images du livre. On peut, certes, se borner aux images sans le texte ; ou au texte sans les images. Mais une connaissance profonde demanderait la réunion de ces deux éléments.

Le rythme est en effet cette partie de la musique, ou des textes lyriques, qui est déjà de la danse ; une sorte de danse d'ombres, qui ne demanderait qu'à s'épanouir dans le corps d'une danseuse. Il n'y aurait qu'à lui prêter cette substance vivante et mobile, pour qu'il s'échappât du texte, enfin visible et palpable. Jusqu'alors il attend, virtuel, lié au murmure des mots et des notes, d'une attente qui nous communique son inquiétude.

Pour les compositeurs de musique, Berlioz souhaitait déjà qu'il existât, au Conservatoire, des classes de rythme. Mais, à son époque, un professeur nommé à une telle chaire aurait presque dû créer lui-même son enseignement. Comme théorie d'une portée assez générale, il n'aurait trouvé dans les livres que bien peu de bon grain (un peu, chez Aristoxène, un peu, chez Boeckh), submergé sous

l'ivraie. Il aurait surtout dû se borner à expliquer à ses élèves, en vue des Suites de danses par exemple, quel est le rythme d'une gigue, d'une sarabande, d'un menuet. Il y a là quelque chose de parallèle à l'enseignement, dans les classes de lettres, des règles de l'alexandrin, de la ballade, du sonnet. C'est l'exposé, décousu et sporadique, et par là même sans beaucoup d'intérêt pour l'esprit et la culture générale, de règles un peu analogues à celles du bridge ou du poker. Plutôt que d'ennuyer de tels détails stériles ceux qui s'occupent de musique et de danse, il vaut mieux leur laisser le temps d'écouter de belles sonates, de regarder les danses ou les frises de marbre ou les figures des vases peints.

Mais « nous avons changé tout cela », comme disait un célèbre médecin. On assiste aujourd'hui à une sorte de renaissance des arts de la danse. Il ne s'agit plus seulement de danser des bourrées et des giges, comme la jeune humanité a toujours fait ; et même le vieux Socrate, la veille de sa mort, comme repentant de n'avoir pas assez dansé, s'essayait à ces redoutables et charmants mystères. Aujourd'hui la danse trouve sa pensée, et Paul Valéry ajoute aux dialogues socratiques précisément celui qui manquait, et dont les muses tourmentaient le bon Socrate. Aujourd'hui la danse a ses penseurs et ses archives,



Danse des Ménades.

et s'élançait vers le général ; et d'autre part une théorie générale du rythme a enfin pu être fondée¹.

Son objet, c'était de comprendre simultanément les chaînes, jusqu'ici obscures malgré leur grande simplicité, qui lient entre elles la musique de Beethoven et la poésie de Pindare, et la prose de Chateaubriand, et tout ce qui est lyrique, c'est-à-dire en quelque sorte dansé, — dansé de cette danse virtuelle qui prend notre pouls et notre respiration, et dont le corps d'un danseur de génie amplifierait les indications et les rendrait visibles.

Dans la mesure où il est utile pour un artiste de méditer sur son art ; et où l'amour profond, comme eût dit Vinci, est fils de la connaissance profonde ; la danse a tout à gagner à s'étudier elle-même sous forme de rythme. Bornons-nous ici à l'exemple suivant, de l'utilité de cette étude en apparence d'ordre tout abstrait, pour ce miracle du concret qu'est la danse.

On voudrait apprendre la beauté, de ce peuple qui a fait le Parthénon. Jamais le corps humain ne s'est avancé dans l'espace avec une grâce plus divine que celle des Panathénées, de ces jeunes corps féminins qui marchent tranquillement, ou plutôt dansent immobiles, le long de la frise du temple. La danse voudrait justement s'instruire et s'inspirer à cette source, retrouver cette beauté. Deux grandes voies s'ouvrent dans cette direction. La première, la plus simple en apparence, la plus hermétique peut-être dès qu'on l'interroge longtemps, c'est d'arracher leurs secrets aux œuvres d'art grecques qui représentent le mouvement, en argile, en marbre, en traits de pinceau. Une autre voie, si simple dès qu'on l'aborde (mais on n'y songeait guère) est de s'instruire à cette autre source : la danse incluse dans les chefs-d'œuvre de la

1. Cf. Servien, *Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique* (Bibl. de la Revue des Cours et Conférences, Boivin, éd.) ; *Lyrisme et structures sonores* (même collection) ; *Introduction à une connaissance scientifique des faits musicaux* (Coll. scientifique, Blanchard, éd.) ; etc.

lyrique chorale, comme les poèmes de Pindare. Il y aurait une troisième voie, où la philologie n'a cessé d'explorer, mais d'où elle est revenue avec bien peu de renseignements auxquels la danse puisse rendre une forme concrète : scholies, fragments incomplets, qui tout au moins n'ont pas encore livré tout leur sens. Les vrais commentateurs de la danse grecque sont Phidias, qu'on n'oublie pas ; mais surtout Pindare, qu'il ne faut pas oublier. Une strophe des Olympiques (et, à la lumière d'une théorie générale du rythme, qui profite de l'expérience de la musique, de la poésie de notre temps, des conceptions simplificatrices de la science d'aujourd'hui, comme de telles strophes s'avèrent simples à saisir d'un seul regard !), une telle strophe renferme la plus précieuse leçon de danse, les plus riches suggestions pour faire évoluer magnifiquement un chœur sur une scène.

Il faut ajouter que, pour faire revivre ces belles structures, la collaboration du chorégraphe serait si utile au théoricien du rythme ! Ce n'est pas tout de saisir dans un poème d'il y a deux mille cinq cents ans, la trace fugitive des pas, et de faire danser comme un peu de cendre ; la plus belle récompense, et la plus utile en vue de recherches ultérieures, serait de voir effectivement la résurrection de ces danses se compléter dans des corps vivants. C'est pourquoi on peut souhaiter qu'une communication toujours plus étroite se crée entre ces efforts qui représentent une renaissance des arts de la danse, inspirée par une plus grande volonté de profondeur, de généralité, de synthèse ; et d'autre part les efforts qui ont abouti à la naissance d'une science du rythme, simple et générale, et par là même pleine d'intérêt ; à la différence de ces collections de règles de bridge abstruses, singulières et arides, dont les amis de la musique et de la danse se tenaient justement à l'écart.

Pius SERVIEN.



Danse de la Sikinnis sur l'amphore de Pronomos.